

RIVAGES/NOIR

**JAMES LEE
BURKE**

ROBICHEAUX



Robicheaux est un homme hanté. La mort de son épouse Molly, tuée sur la route, ne lui laisse que des questions sans réponses. Dans la chaleur du Bayou, il boit pour oublier. Au lendemain d'une nuit difficile noyée dans les brumes de l'alcool, il découvre ses mains meurtries. Lorsqu'un policier lui annonce que l'homme qui a tué Molly a été retrouvé assassiné, Robicheaux sait que s'il ne peut prouver où il se trouvait au moment des faits, il deviendra le principal suspect. Mais est-il vraiment innocent ? Il n'a jamais prétendu être un saint, et il n'est pas certain de n'avoir pas commis ce crime. Pour laver son nom, Robicheaux devra se rendre en enfer et en revenir.

James Lee Burke a remporté, parmi bien d'autres récompenses, l'Edgar Award, le prix Mystère de la critique et le Grand Prix de Littérature policière. Sa série consacrée à Dave Robicheaux a fait le tour du monde et a été adaptée au cinéma par Bertrand Tavernier (*Dans la brume électrique*).

« Burke est ce que ses collègues écrivains appellent un orfèvre. Il peut vous faire pleurer avec le lyrisme d'une description. » New York Times Book Review

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde
Robicheaux

Série Clan Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie
La Fête des fous
La Maison du soleil levant

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Le Boogie des rêves perdus
Jésus prend la mer

JAMES LEE BURKE

ROBICHEAUX

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Mercier

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages. fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original :
Robicheaux

Couverture : © Carlos Alba/Millennium Images.

© James Lee Burke, 2018
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4784-1

*À Barbara Theroux et McKenna Jordan,
avec ma gratitude pour le soutien apporté à mon travail
pendant tant d'années.*

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman prend racine dans deux titres antérieurement publiés. Les meurtres non élucidés de la Paroisse Jeff Davis constituaient l'arrière-plan de *L'Arc-en-ciel de verre* de la série Dave Robicheaux. Les médias mentionnent souvent ces homicides sous le nom des « Huit de Jeff Davis ».

Le bombardement d'un village indien en Amérique latine a eu lieu en 1956. J'ai écrit à propos de cet incident une nouvelle intitulée « The Wild Side of Life », parue dans le numéro de l'hiver 2017 de *The Southern Review*.

1

Tel un poète préromantique, quand j'ai des périodes de mélancolie, que je trouve le monde trop pesant, que je sens que tôt ou tard nous finissons par gâcher notre pouvoir d'obtenir et de dépenser, je suis forcé de marquer une pause et de réfléchir aux expériences que j'ai eues avec les morts, et à l'emprise qu'ils exercent sur nos existences.

Cela peut sembler une perspective macabre sur une vie, mais arrivé à un certain point, il semble que ce soit la seule qui reste. La mortalité n'a rien d'anodin, ne laissez personne vous dire le contraire. S'il existe une quelconque sagesse, et je doute sérieusement de sa présence dans ma propre vie, elle réside dans l'acceptation de la condition humaine et peut-être dans la conscience que ceux qui sont morts sont toujours avec nous, quelque part dans la brume, qu'ils nous montrent le chemin, qu'ils nous murmurent parfois un conseil dans l'ombre, que parfois ils nous rendent visite dans notre sommeil, aussi lumineux qu'une bougie qui brûle dans un sous-sol privé d'ouvertures.

Un matin d'hiver, parmi les blancs nuages de brouillard sur Spanish Lake, il m'arriva de voir les garçons en *butternut*¹ patauger à travers les cyprès engloutis, tenant leurs mousquets au-dessus de leur tête, leur matériel attaché par des chiffons pour l'empêcher de cliqueter. Je me tenais à moins de trois mètres d'eux, mais ils ne me remarquèrent pas, comme s'ils avaient su que je n'étais pas encore né, et qu'il ne me revenait pas de supporter leurs souffrances et leur sacrifice.

1. Nom donné aux uniformes confédérés qui, fabriqués de façon artisanale, étaient teints en brun-jaune, à l'aide d'un colorant provenant de la doubeurre, ou giraumon (*butternut*), variété de courge.

Leurs visages étaient émaciés par la privation, pâles comme de la cire, leurs cheveux en broussaille, les déchirures de leurs uniformes maladroitement rapetassées par de la ficelle. Ils avaient la bouche pincée, le regard brillant de prudence. Le plus jeune d'entre eux, un tambour, n'avait pas plus de douze ans. À un moment donné, je fis un pas dans l'eau, pour les rejoindre. Mais, même alors, aucun ne remarqua ma présence. Le tambour trébucha sans parvenir à se redresser, gêné par la lanière de cuir autour de son cou et par le poids de son instrument. Je tendis la main pour l'aider, mais je la sentis plonger jusqu'au coude à travers son épaule. Un rayon de soleil troua la canopée, transformant le brouillard en soie blanche ; en moins d'une seconde la colonne avait disparu.

Il y a longtemps que j'ai cessé d'essayer d'expliquer, à moi-même ou aux autres, des événements tels que celui-là. Comme beaucoup de gens de mon âge, je pense qu'il faut se méfier des réunions, que discuter avec les autres est de la folie, et que la sagesse d'une génération ne peut se transmettre à la suivante. Cela peut paraître cynique, mais il y a certaines vérités qu'on doit garder pour soi et qu'on ne doit pas partager, sous peine de les affadir et de les perdre en même temps. Ces vérités ont moins à voir avec les morts qu'avec la conscience que nous ne sommes pas différents d'eux, qu'ils sont toujours avec nous et que nous sommes toujours avec eux, qu'il n'y a pas d'après-vie, mais une seule vie, un continuum dans lequel toutes les époques sont simultanées, comme un rêve dans le cerveau de Dieu.

Pourquoi un vieil homme trois fois veuf s'étend-il sur des choses qui ne sont pas démontrables, et n'ont aucun rapport avec une vision raisonnable du monde ? Parce que pas plus tard qu'hier, sur un trottoir fracassé dans un quartier miteux au bas de St. Claude Avenue, dans le Lower Ninth Ward de la Paroisse St. Bernard, sous une colonnade pas encore redressée depuis Katrina, en face d'un magasin d'alcools aux fenêtres munies de barreaux sous un chêne vert probablement

bicentenaire, je vis une section d'infanterie confédérée émerger d'un champ, au pas, sur l'air de « Darling Nelly Gray », et disparaître à travers le mur d'un bâtiment éventré, sans ressortir de l'autre côté.

L'homme que je venais voir était Fat Tony Nemo, connu aussi sous le nom de Tony le Fouineur, de Tony la Pieuvre et de Tony le Billard, ce dernier surnom n'étant pas dû au fait qu'il était un requin du billard, mais parce qu'il avait enfoncé une boule dans la bouche d'un barman avec le fût d'une queue. C'était, bien sûr, à l'époque de sa précédente incarnation, quand il était collecteur pour Didoni Giacano et que tous deux parcouraient La Nouvelle-Orléans dans la Caddy décapotable de Didi, une batte de base-ball ensanglantée posée verticalement sur le siège arrière, terrifiant tous ceux qui ne pouvaient pas honorer les intérêts hebdomadaires. Ces temps-ci Fat Tony était impliqué dans la politique, les narcotics, le porno, les casinos, les films d'Hollywood et le ciment. Il avait aussi blanchi de l'argent pour les triades à Hong-Kong, et aidé les métèques de Somoza à introduire du crack dans les villes de l'intérieur de l'Amérique. En termes de territoire, il avait les doigts dans le gâteau à travers toute la Louisiane, le Mississippi et la Floride. S'il avait le moindre sens moral, la moindre crainte du jugement dernier, je ne les ai jamais perçus.

Alors pourquoi un inspecteur en semi-retraite de la Paroisse d'Iberia voulait-il rendre visite à un psychopathe comme Tony la Pieuvre ? C'est simple. La plupart des flics, et souvent sans avoir entendu parler de Nicolas Machiavel, font leur son proverbe selon lequel il faut se tenir près de ses amis, et encore plus près de ses ennemis. Ce qui est moins simple, c'est le fait que nous partageons en grande partie la même culture que les vermines, que nous leur ressemblons, et que les informations qu'ils nous fournissent nous sont indispensables.

Quand j'entrai dans son bureau, Fat Tony était assis sur son fauteuil pivotant, derrière sa table. Non, ce n'est pas tout à fait ça. Tony n'était pas assis ; il se répandait dans un fauteuil ou sur un divan, pareil à la masse gélatineuse d'un cachalot échoué sur une plage, à ceci près qu'il portait un costume bleu au revers orné d'une boutonnière rouge. Une épée à la garde de cuivre chantournée, dans un étui de métal, était posée en travers de son sous-main. « Je suis content que tu aies pu passer, Dave. Avec toi, on n'est jamais déçu. C'est pour ça que je t'aime bien, siffla-t-il.

– Comment vas-tu, Tony ?

– Je suis sous oxygène. On m'a programmé une colostomie. J'ai pas réussi à baiser dans un boxon muni d'un distributeur de billets. Ma femme me dit que je suis sérieusement atteint du syndrome d'odago. Sinon, tout va bien. Quelle drôle de question ! » Avant de continuer, il dut reprendre sa respiration. « Tu veux boire quelque chose ?

– Non, merci. C'est quoi, l'odago ?

– Odeur d'Aisselles de Gorille. T'es toujours à l'eau ?

– Je suis toujours aux A.A., si c'est ce que tu veux savoir.

– Toujours pareil, c'est ça ?

– Non.

– Peu importe. Tu devrais emmener Clete Purcel avec toi à une réunion.

– Qu'est-ce qu'il a fait, Clete ?

– Qu'est-ce qu'il n'a pas fait, tu veux dire. C'est une putain de plaie pour toute la ville. Il devrait avoir une ceinture de chasteté en acier fixée au corps, pour l'empêcher de se reproduire.

– En quoi puis-je t'aider, Tony ?

– C'est peut-être *moi* qui pourrai t'aider. J'ai appris, à propos de ta femme.

– J'apprécie ton attention. Il faut que je retourne à New Iberia.

– Elle a été tuée dans un accident ? »

J'acquiesçai.

« Ça fait quoi ? Trois mois ?

– Deux ans. Elle a été écrasée par un type en pick-up. Je préférerais parler d'autre chose. »

Il me tendit l'épée. « J'ai trouvé ça dans un marché aux puces de Memphis. J'ai demandé ce que ça vaut à un expert. Il m'a dit qu'il me la prendrait pour trois mille. C'est le prix ?

– Je n'en sais rien.

– Tu t'y connais en histoire, tu sais ce que signifient les noms des lieux gravés sur la garde, et si ces lieux donnent plus de valeur à l'épée. C'est quoi, Cemetery Hill ? Qui va faire une guerre dans un putain de cimetière ? »

Sur le cuivre du manche était gravé le nom du lieutenant Robert S. Broussard, du 8^e régiment d'infanterie de Louisiane. La base de la lame était marquée des initiales CSA¹, du nom du fabricant, James Conning, de Mobile, Alabama, et des chiffres de l'an 1861.

« J'ai été un peu sur Google, dit Tony. Le type qui avait ce machin était de New Iberia. Ça vaut beaucoup plus que deux ou trois mille dollars, non ? Ce type était peut-être célèbre.

– Tu n'as rien trouvé à ce sujet sur Internet, avec tous ces souvenirs de la guerre civile à vendre ?

– On peut pas se fier à Internet. C'est rempli de dingos. »

Il m'était impossible de commencer à débrouiller les contradictions dans ce qu'il venait de dire. C'était une conversation typique de Fat Tony. Essayer d'entrer dans sa tête, c'était comme plonger la main dans les toilettes avant de tirer la chasse. Dehors, sur un terrain vague, des gamins noirs faisaient éclater des bouteilles avec un pistolet à air comprimé. On voyait des fondations de ciment, sans rien de construit au-dessus. Une benne à ordures descendait une rue, des mouettes venant picorer ce qui en tombait.

1. Confederate States of America.

« Ça a un rapport avec Clete ?

– Je n’ai pas de problèmes avec Purcel. Ce sont d’autres qui en ont. C’est vrai qu’il a amené son gros cul au Southern Yacht Club et qu’il a pissé sur la voiture de Bobby Earl ?

– Je ne sais pas, ai-je menti.

– Et il y a deux semaines, il a recommencé. Au casino.

– C’est Clete qui a fait ça ?

– Non, c’est le pape. Earl avait installé sa petite amie dans la voiture, et soudain elle s’est trouvée assise dans une flaque de pisser.

– Pourquoi m’as-tu montré cette épée, Tony ?

– Parce que la famille de l’ancien propriétaire habite à New Iberia. Je me disais qu’ils voudraient peut-être la récupérer.

– Quel rapport avec Clete et Bobby Earl ?

– Aucun. »

Ma tête m’élançait. « Ça m’a fait plaisir de te voir.

– Assieds-toi. Je sais ce qui est arrivé à ta femme. Aucun témoin, à part le type qui l’a tuée. Il dit qu’elle a grillé le stop. Il a fallu la désincarcérer avec des pinces ? »

Je sentais les vaisseaux sanguins se tendre sur mes tempes.

« Elle est morte sur le chemin de l’hôpital, et on l’a déclarée elle-même responsable de sa mort ? insista-t-il.

– Qui t’a dit ça ?

– Des flics. T’es dans de sales draps. Il faudrait faire quelque chose.

– Ne te mêle pas de ça, Tony.

– Pour couronner le tout, j’ai entendu dire que le type voulait pomper la compagnie d’assurances. Ferme la porte. »

Je me penchai vers lui. « Écoute-moi bien, Tony. La mort de ma femme, c’est mon affaire. Ne te mêle pas de ça.

– Mabel, ferme la porte ! » hurla-t-il à sa secrétaire. Je levai vers lui un doigt tremblant. J’entendis la serrure se fermer derrière moi. Il parla avant que j’aie pu dire un mot. « Écoute-moi bien. Ce type a renversé un gamin dans une

zone scolaire en Alabama. Le gamin s'est retrouvé handicapé à vie. Si tu me donnes le feu vert, ce type rampera sur ses moignons.

– Quand a-t-il renversé un gosse dans une zone scolaire ?

– Il y a dix ou quinze ans.

– Et où, en Alabama ?

– Quelle différence ça fait ? Je te dis ce qu'il en est. Un type comme ça l'a bien cherché. »

Il était comme tous les gangsters que j'avais connus. Ils sont moralisateurs, et ostracisent leurs victimes avant de leur rompre les os. Ils sont complètement abrutis. Leur degré de cruauté n'a d'égal que le degré d'hypocrisie qui gouverne leur vie.

« Je veux que les choses soient claires, Tony. Si tu t'approches du type dont le camion a heurté la voiture de ma femme, je m'occupe de toi, personnellement.

– Ah ouais ? » Il alluma une cigarette avec une allumette en carton, protégeant la flamme de sa main en coupelle. Il jeta l'allumette consumée dans la corbeille à papier. « Alors je peux aller me faire foutre. »

Je me levai et sortis à moitié l'épée de son étui, avant de l'y reglisser. La garde était en cuivre, moulé comme un panier de métal avec des fentes. Y étaient gravés les noms de trois batailles qui se sont déroulées lors de la campagne de Shenandoah menée par Stonewall Jackson, plus Cemetery Hill à Gettysburg, et elle s'étendait, comme une coupe protectrice, sur le dos de ma main. Le cuir noir du manche était à la fois doux et ferme, entouré de fils d'or. Je reposai l'épée sur le bureau de Tony. « Je pense que si tu leur donnais ça, les Broussard seraient à la fois honorés et ravis.

– J'ai du mal avec cette affaire. J'essaie d'être ton ami, et tu te sens offensé et tu me menaces. Avec quelqu'un d'autre, ça ne se terminerait pas comme ça.

– Alors qu'on aille tous les deux se faire foutre. Dis-moi une chose, Tony.

- Quoi ? Comment tu pourrais guérir d'une trou-du-culite en phase terminale ?
 - Pourquoi as-tu ton bureau dans un quartier pareil ?
 - Qu'est-ce qui ne te plaît pas ?
 - On dirait un paysage lunaire. Au prochain ouragan, il sera de nouveau inondé.
 - J'aime rester proche des gens. À ce propos, je soutiens un type qui pourrait bien finir président des États-Unis. Tu veux savoir qui c'est ?
 - Pas vraiment.
 - Jimmy Nightingale. Pendant trop d'années, dans ce pays, on a pratiqué le politiquement correct. Ça va changer. Ah ouais, putain.
 - D'une certaine façon, je te crois, Tony. »
- Et ce fut sans doute la pensée la plus déprimante que j'eus depuis bien longtemps.

2

Je garai mon pick-up sur Decatur Street et traversai Jackson Square, longeant Pirate's Alley, la cathédrale Saint-Louis et un orchestre de marimba qui jouait à l'ombre, près de la librairie où se trouvait autrefois l'appartement de William Faulkner. La journée était claire et venteuse, fraîche, même pour le mois de mars, les jardinières de fleurs sur les balcons éclataient de couleurs, le genre de journée en Louisiane qui fait chaud au cœur et suggère que le printemps sera peut-être éternel, que les longues semaines pluvieuses de l'hiver n'étaient qu'une aberration passagère, que même la mort, si l'on veut bien y croire, peut être apaisée par la saison.

L'appartement de Clete et son bureau de privé se trouvaient sur St. Ann Street, dans un vieux bâtiment majestueux à la façade de plâtre d'un jaune pâle, les ferrures du balcon dégoulinant de bougainvillées et de liserons, un puits à sec dans la cour. En dehors de sa Cadillac vintage, le seul bien matériel que Clete eût jamais aimé était sa maison, dont on disait que, au XIX^e siècle, elle appartenait à la femme qui dirigeait la Maison du soleil levant.

Quand je tournai le coin de la rue, je vis non seulement la maison, mais une camionnette en mouvement le long du trottoir, sur lequel était posée la moitié des meubles et des fournitures de bureau de Clete. Clete était là, en pleine discussion avec une figure célèbre de La Nouvelle-Orléans, Whitey Zeroski, connu comme la personne la plus bête de la ville. Quand il était chauffeur de taxi indépendant, il avait pensé élargir ses horizons et se présenter comme maire. Il avait équipé un pick-up de haut-parleurs et d'une énorme pancarte sur le toit, et un samedi soir il avait parcouru un quartier noir, hurlant aux foules qui arpentaient les trottoirs : « Votez pour

Whitey ! Whitey est votre ami ! Mardi, n'oubliez pas Whitey ! Whitey ne vous laissera pas tomber ! »

Il avait été stupéfait par la cascade de cailloux, de briques, de bouteilles et de cannettes de bière qui s'était abattue sur le toit de son véhicule.

Je n'avais pas vu Clete depuis plusieurs semaines, et il me manquait, comme c'est toujours le cas quand nous restons longtemps séparés. Curieusement, au cours des deux dernières années, Clete avait mis un certain ordre dans sa vie. Les cicatrices qu'il portait de son foyer violent dans l'ancien Irish Channel, du Vietnam, et de ses amours qui commençaient toujours dans la passion, mais se terminaient inmanquablement mal, ne semblaient plus être pour lui un fardeau. Il ne buvait pas avant midi, avait laissé tomber l'herbe et les cigarettes, déjeunait d'un seul *po'boy* au lieu de deux, et soulevait de la fonte dans sa cour, vêtu d'un ample short de boxe ; il lui arrivait de faire un footing d'un bout à l'autre du Vieux Carré. Quand il descendait Bourbon Street, tête baissée, un des petits Noirs qui faisaient de la *tap dance* pour les touristes disait parfois : « Voilà l'éléphant rose. J'espère qu'il va pas faire craquer le ciment. »

Rien de tout ça ne m'empêchait de m'inquiéter pour Clete, pour son foie gonflé, pour sa pression sanguine, pour la violence qu'il imposait aux autres comme substitut de lui-même, et du père qui l'avait fouetté sans merci à coups de cuir à rasoir. J'aimais Clete Purcel, et je me fichais de savoir qui était au courant, ou ce que d'autres pouvaient penser de nous. Nous avions débuté nos carrières respectives en faisant des rondes sur Canal Street et dans le Vieux Carré, tout juste rentrés d'Indochine, sous un ciel du soir d'un bleu de passereau, avec des nuages roses comme de la barbe à papa et nervurés comme des touches de piano enjambant la ville. Nous pensions avoir atteint le nirvana. Le Vieux Carré vibrait de musique, était rempli de femmes magnifiques, et de l'odeur de bourgogne, de bière pression, de menthe écrasée sur des

glaçons pilés et de Jack Daniel's. Le monde pouvait-il nous offrir mieux ?

Depuis la mort de Molly, j'avais envie de voir Clete de plus en plus, en particulier lorsque j'avais l'impression que les moments-clefs de ma vie n'avaient plus de rapport avec le présent, que quelque part le long d'une rue déserte un bus vrombissait dans un virage, ses passagers muets, le regard vide, incapables d'envisager le voyage qui les attendait. Puis le chauffeur, dans un bruit de succion, actionnait l'ouverture des portes, et je comprenais, avec un serrement au cœur, que le bus était pour moi, et que jamais je ne reviendrais dans la ville et l'État que j'aimais.

Dans des moments pareils, je répète, encore et encore, le nom de Clete et celui d'Alafair, ma fille. J'ai même fait ça en public, indifférent aux regards des autres, me pressant une serviette sur la bouche, ou le menton pointé sur la poitrine. Et c'est pour ça que j'en voulais à Whitey Zeroski et à l'assistant qu'il avait embauché, comme j'en aurais voulu à quiconque aurait souhaité faire du mal au cœur le plus noble que j'aie jamais connu.

« Ça gaze, Whitey ? » demandai-je.

Il avait toujours un air surpris, comme si quelqu'un venait de lui marcher sur le pied. Il avait aussi l'habitude de jeter la tête en avant quand quelque chose attirait son attention, comme un accro à la méthadone ou un poulet qui picore dans une cour ou un homme qui aurait eu le cou soudé. Il portait un bleu de travail à la fermeture éclair remontée jusqu'au cou, les manches coupées aux aisselles, les bras couverts de poils.

« Qu'y a-t-il, Robicheaux ? »

– Ça vous dérangerait de me dire ce qui se passe ?

– Maintenant, je travaille pour la banque. Ils m'ont donné la clef de la maison de Purcel, et la paperasse nécessaire pour mettre ses affaires sur le trottoir. Lui, il a un autre point de vue sur la question.

– Cet idiot s'est introduit chez moi, Belle Mèche, dit Clete.

– Qu'est-il arrivé à votre taxi, Whitey ?
– Vous avez entendu parler de Katrina ?
– Ne faites pas ça, Whitey, dis-je.
– Fichez-moi la paix, Robicheaux. Il s'agit d'une action légale.

– J'essaie de me montrer gentil avec les Polacks débiles, Whitey, dit Clete. Mais je suis sur le point de t'enfoncer dans la bouche d'égout.

– Et si on laissait tomber les insultes ethniques ? » dit Whitey.

Clete me regarda et ouvrit les mains. Une pâle cicatrice rouge traversait en diagonale son sourcil gauche, là où, enfant, il avait été frappé avec un tuyau. « C'est comme de tabasser un débile mental de naissance. Je m'excuse de t'avoir traité de Polack débile, Whitey. C'est insultant pour les Polacks débiles. »

Le visage de Whitey se tordit tandis qu'il essayait de comprendre ce que Clete venait de dire.

« Montrez-moi un peu ces paperasses, dis-je.

– C'est une hypothèque inversée », dit Clete en rougissant. Je le regardai d'un œil vide. « Tu n'as pas fait ça ?

– J'étais dans la panade », dit-il. Il avait une coupe de cheveux de petit garçon, une fossette au menton et des yeux verts qui ne cillaient jamais, sauf quand il me cachait quelque chose.

« On va enlever ces meubles du trottoir, dis-je. On va trouver une solution.

– Ah, vous allez trouver une solution ? » dit Whitey. Il avait l'accent de la classe ouvrière de La Nouvelle-Orléans, comme quelqu'un dont les cordes vocales ont reçu une injection de novocaïne. « Alors, je n'ai rien de mieux à faire que de passer derrière cette cervelle de bite avec une pelle et un balai ?

– Ouvre ta gueule encore une fois, Whitey, et tu vas voir ce qui t'arrive », dit Clete.

Je mis un bras sur les épaules de Whitey. « Faisons quelques pas ensemble.

– Pourquoi ?

– Vos assistants semblent ne pas parler anglais. Vous n'avez pas de vignette d'inspection sur le pare-brise. Votre plaque d'immatriculation est périmée. Vous êtes garé hors d'une zone de chargement. Vous n'avez pas de clignotants. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Lâchez-moi un peu, Robicheaux. »

Je sortis mon portefeuille, y pris tous les billets qu'il contenait, et les lui mis dans la main. « Ça fait à peu près soixante dollars. Dites à vos gars de tout remettre dans la maison, et payez-leur une tournée. J'appellerai la banque, et je réglerai tout ça.

– On est censés vivre d'une bière et d'un shot pendant que vous me ferez virer de la banque ? Il me tarde de dire ça à mes gars.

– Clete ne vous a jamais rien fait, Whitey, mais vous, vous faites de l'argent à cause d'une situation illégale dont Clete n'est pas responsable.

– Je vais vous faire une contre-proposition. Torchez-vous avec vos soixante dollars. C'est moi qui paierai la tournée aux garçons, et Purcel et vous, vous pouvez tout remonter dans la maison. Ensuite, versez-vous un seau de vaseline dans le cul, et amusez-vous. Je vous souhaite de faire deux fois fortune, et de vous ruiner trois fois. Je vous souhaite d'hériter d'une maison avec cinquante chambres, et de tomber mort dans chacune. »

Je dois lui reconnaître ça : Whitey se tenait droit dans ses bottes. J'avais injustement essayé d'user de mon pouvoir pour aider un ami, et ce faisant j'avais probablement mis un homme pauvre et peu doué à la merci d'un usurier sans scrupules.

Clete et moi passâmes les deux heures suivantes à rentrer les meubles dans la maison, ou à batailler dans l'escalier pour

les remettre dans l'appartement. Il était quatre heures quand je m'affalai sur le divan ; j'avais la tête qui tournait. Clete était dans la cuisine, en train de verser quatre doigts de scotch dans un verre rempli de glace pilée. Ce n'était pas le bon moment. Mes défenses étaient au plus bas, et l'odeur fumée du scotch était comme un fil irrésistible en provenance d'un rêve érotique dont on ne peut se débarrasser à la première lueur de l'aube.

« Tu veux un Dr Pepper ? demanda-t-il dans mon dos.

– Non merci.

– J'ai des cerises et du citron.

– Pas envie.

– Comme tu veux.

– Je crois que je me suis froissé un muscle dans le dos. » Je me levai, allai dans la cuisine et ouvris le frigidaire. J'en sortis un Dr Pepper que je décapsulai.

« Je croyais que tu n'en voulais pas.

– J'ai changé d'avis. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais besoin d'argent ?

– Il me fallait 80 000 plaques.

– Combien ?

– Ce que je viens de te dire.

– Et tu les as trouvées chez un prêteur ?

– Je m'étais mis à jouer. Au début, ça m'a réussi.

– Ici ?

– Partout. J'avais un crédit en ligne à Vegas. Google a ruiné les détectives privés. Bref, j'ai commencé à perdre, et je n'ai pas arrêté jusqu'à ce que je sois fauché et que j'emprunte sur la propriété. »

Il prit une longue gorgée, ses yeux fixés sur les miens, la glace, le scotch et la menthe glissant dans sa gorge. Je sentis mon visage parcouru d'un tic. « Alors, maintenant, c'est la banque qui est propriétaire de ta maison ?

– Ce n'est pas la banque, c'est une compagnie hypothécaire. Ils baisent les vieux. Ils sont peut-être liés à la Mafia.

– Super choix. »

Il posa son verre. Il ne restait plus que des glaçons. Il les versa dans l'évier. Je me sentis déglutir.

« On va manger un morceau, dit-il.

– Tu me caches quelque chose. Tony le Billard m'a dit que tu avais des problèmes avec Bobby Earl. À quel propos ?

– Le problème n'était pas vraiment avec Bobby Earl. J'étais presque embêté pour ce salaud. J'ai entendu dire que les Noirs avaient forcé sur les capotes pour sa première nuit à Lewisburg.

– Tony dit que tu as pissé dans la voiture d'Earl.

– Ouais, ça fait des années. Au Yacht Club.

– Non, récemment.

– OK, je faisais un craps chez Harrah, et voilà qu'arrivent Bobby Earl et Jimmy Nightingale avec cette strip-teaseuse qui travaillait sur Bourbon. Sauf qu'il était évident que la fille était pour Nightingale, enfin, évident pour moi, parce que Nightingale est un seau de dégueulis qui manipule la vermine comme son élevage privé. Mais pour l'instant ça ne me regarde pas, et je me tiens tranquille à la table tant que ces deux trous-du-cul me fichent la paix. J'ai devant moi 2 600 dollars en jetons, et un bras d'or, et je ne sors que des onze et des sept. La gonzesse qui se tient au-dessus d'Earl me fixe de son regard bizarre, puis une ampoule s'allume dans sa tête et elle dit : "Hé, t'es le gros type qui est venu chez moi." »

Écouter Clete Purcel raconter une histoire, c'est comme construire une pyramide à mains nues. Je croisai les doigts, pour essayer de le faire finir.

« Une seconde plus tard, j'avais l'impression de posséder Fort Knox, dit-il. Puis je vois tout ça s'écouler, comme de l'eau sale dans des toilettes. Je prends les dés, je les agite, et je les lance sur le tapis. Double un. Et elle, elle continue : "J'ai raison, non ? T'es bien le type qui est venu avec ce problème légal ?" »

– Cletus, arrives-en au fait, je t'en prie.

– Problème légal ? Elle s’est fait coincer pour avoir laissé son gosse dans une voiture en pleine chaleur pendant qu’elle était défoncée et qu’elle se faisait sauter par deux routiers dans une chambre de motel. Elle ne s’est pas rendue à la convocation du tribunal, et elle a laissé une ardoise de 10 000 dollars à son prêteur de caution. Alors je passe les dés, je donne à Bobby Earl une tape dans le dos assez forte pour lui déchausser les dents, et je dis : “Hé, Bob, j’ai appris que tu avais encore chopé la chtouille. Si tu prends de la pénicilline, tu ne devrais pas boire. La prochaine fois, enfile une combinaison de décontamination, ou alors munis-toi la bite de capotes radioactives.” »

Il était maintenant assis à sa table de cuisine. Il bâilla comme s’il venait juste de s’éveiller, et glissa deux doigts dans sa poche de chemise pour y pêcher des cigarettes qui n’y étaient pas. Puis il me fit un clin d’œil.

« Et ensuite ?

– Rien. Je suis parti. J’ai vu la caisse d’Earl. Avec ma pince-monseigneur, j’ai ouvert sa portière et je me suis soulagé à l’intérieur.

– Non, tu oublies quelque chose.

– Quoi ?

– Pourquoi faire passer un mauvais moment à Bobby Earl ? Il est pitoyable, tu viens de le dire.

– Il me rend honteux d’être de La Nouvelle-Orléans. Il pollue la ville. Il pollue la planète.

– Est-ce que Jimmy Nightingale ne joue pas un rôle dans cette histoire ?

– Il se peut que j’aie dit un ou deux trucs que j’aurais mieux fait de garder pour moi.

– Vraiment ?

– Il m’a mis le bras sur les épaules, comme si on était de vieux copains. Puis il m’a touché la joue du dos du poignet. Beurk. Je l’ai traité de connard, et je me suis retrouvé escorté

dehors, menotté. Il n'y avait que trois ou quatre cents spectateurs. »

Il s'éclaircit discrètement la gorge, les yeux brillants.

« Il a de la chance que tu ne l'aies pas buté. Ni ces types de la sécurité.

– Tu crois ?

– Je suis fier de toi, Clete.

– Ah ouais. » Il avait un air coupable.

« Qu'y a-t-il ?

– Nightingale est un des propriétaires de la société où j'ai pris mon hypothèque inversée. »

Jimmy Nightingale était l'un des hommes les plus étranges que j'aie connus. Il avait grandi à Franklin, sur le Bayou Teche, et vivait dans une maison d'avant la guerre civile, restaurée, qui ressemblait à un bateau à vapeur éclairé à la bougie allongé au milieu des chênes verts. Comme toute sa famille, Jimmy était un patricien et un élitiste, mais avec les gens du commun, il se montrait gentil et modeste, et savait les écouter quand ils parlaient de leurs difficultés, de leurs soucis, de leurs matches de football du samedi soir et de leurs courses chez Walmart. Si quelqu'un faisait une blague vulgaire, ou sortait une grossièreté en sa présence, il faisait semblant de ne pas entendre, ou bien il s'éloignait, mais sans manifester son mécontentement. Dans un vestiaire, ou lors d'un match de basket entre amis, ses manières et son sourire étaient si désarmants qu'on l'imaginait facilement comme un exemple de *noblesse oblige* plus que comme la personnification de l'avidité, pour laquelle les Nightingale étaient tristement célèbres.

Qu'on me comprenne bien. La description que je fais de Jimmy a moins à voir avec lui, ou avec le système qu'il représente, qu'avec une de mes faiblesses. Pour essayer de me montrer un chrétien à peu près décent, j'avais mis de côté mon ressentiment envers son éducation oligarchique, et l'avais accepté tel qu'il était. À vrai dire, ça allait même plus

loin que ça. J'appréciais beaucoup Jimmy, ou du moins il y avait des choses en lui que j'appréciais. Je l'admirais, et peut-être même que, parfois, j'enviais son mélange de calme et d'ardeur, ainsi que sa capacité à flotter au-dessus des mesquineries qui constituent la plus grande partie de nos existences.

Il était bel homme, dans un style androgyne, avec des cheveux couleur de bronze soigneusement coupés et parfaitement peignés, des traits réguliers, des joues roses, une haleine suave. Il attirait physiquement aussi bien les hommes que les femmes, et je pense que la plupart du temps ses admirateurs étaient incapables d'expliquer cette attirance. Il ne devait pas faire plus de 1,80 mètre pour 75 kilos. Mais c'est peut-être la raison de l'attraction qu'il exerçait. Il était l'un de nous, à l'aise dans un vestiaire ou à un match de boxe, et il n'éprouvait pas le besoin de répondre aux critiques ni aux insultes. Jimmy disait toujours que le seul moyen de l'emporter dans une discussion, c'est de ne pas l'entamer.

Il était l'homme de toutes les situations : diplômé d'une école militaire, scénariste, yachtsman, joueur de polo, pilote lors de shows aériens. Il pouvait parler de n'importe quel sujet, et servait de cavalier à des femmes à la fois superbes et intelligentes, même si, à ma connaissance, il n'avait jamais été marié, ni même fiancé. Ses manières policées, son intensité maîtrisée, me faisaient me demander s'il n'aurait pas eu sa place dans une tragédie grecque.

J'étais persuadé que Jimmy avait une énorme propension au bien comme au mal, et que son esprit était aussi capricieux qu'une girouette. F. Scott Fitzgerald a dit un jour qu'on ne peut comprendre l'Amérique sans comprendre les tombes de Shiloh. Je pense qu'on aurait pu dire la même chose de Jimmy Nightingale.

Il s'apprêtait à annoncer sa candidature au sénat des États-Unis. S'il était élu, il établirait un précédent. Il est vrai que la Louisiane a produit quelques hommes et femmes

d'État, mais ils représentent l'exception, pas la norme. Pendant de nombreuses années, le corps législatif de notre État a été considéré comme un asile de fous dirigé par ExxonMobil. Depuis Huey Long, la démagogie est un fait acquis ; la misogynie, le racisme et l'homophobie sont des vertus religieuses, et l'ignorance autosatisfaite est devenue source de fierté.

Je n'ai fait part à Clete d'aucune de ces pensées. À mon retour à New Iberia, dans ma *shotgun house*¹ au bord du bayou, non loin de The Shadows, j'appelai Jimmy Nightingale à son domicile, à Franklin. Une secrétaire me répondit et prit mon message. Avez-vous déjà eu une conversation avec un glaçon professionnel ?

« Savez-vous où se trouve Mr Nightingale ? demandai-je.

– Il ne me l'a pas dit.

– Est-ce qu'il est à La Nouvelle-Orléans ?

– Je suis sûre qu'il vous rappellera sans tarder, monsieur Robicheaux.

– Inspecteur Robicheaux.

– Merci de votre appel, inspecteur Robicheaux. Votre appel a-t-il un motif officiel ?

– Je ne saurais vraiment pas comment le définir.

– Je le lui dirai. Au revoir. »

Et la communication fut coupée.

J'allumai le poêle à gaz de la cuisine et fis chauffer un bol de *gumbo* aux écrevisses congelé. Les fenêtres étaient ouvertes, le vent gonflait les rideaux, la maison émettait des craquements. La lumière baissait dans les chênes et les pacaniers de mon jardin. De l'autre côté du bayou, un homme de couleur était assis sur une chaise en bois, en train de pêcher au milieu des roseaux avec une canne et un flotteur, tandis que le soleil du soir se brisait sur l'eau. Depuis l'accident de ma

1. Type d'habitat populaire, notamment dans le Sud. La *shotgun house* est un bloc rectangulaire, comprenant de trois à cinq pièces en enfilade, sans couloir ni vestibule, avec une entrée à chaque extrémité.

femme, c'est devenu pour moi le pire moment de la journée. Le silence et le vide faisaient de ma maison une caverne. Ma femme était partie, ainsi que mes animaux familiers et la plupart de mes parents. À chaque jour qui passait, j'avais l'impression que le monde que j'avais connu se trouvait effacé d'un tableau.

Je retirai le *gumbo* du poêle, m'assis à la table de la cuisine, muni d'une cuiller et d'un quignon de baguette, et me mis à manger. J'entendis une voiture tourner dans mon allée gravillonnée avec un crissement de pneus, avant de s'arrêter à la porte cochère.

« Dave ? » appela quelqu'un.

Je traversai le hall pour aller au salon. Jimmy Nightingale se tenait devant la porte-moustiquaire, son panama à la main, essayant de voir à l'intérieur. Il portait un pantalon beige, une chemise bordeaux et un coupe-vent. Une paire de lunettes d'aviateur dépassait de sa poche de poitrine. « Alors, le flic, comment ça va ?

– Entre, dis-je en poussant la porte.

– Ma secrétaire m'a appelé sur mon portable. » Il me serra la main, ses yeux balayant la maison, puis s'éclairant quand ils croisèrent mon regard. « Tu m'as l'air en forme.

– Toi aussi, Jimmy. »

Mais Jimmy avait toujours l'air en forme. Il me suivit dans la cuisine.

« J'ai du *gumbo* sur le feu, dis-je. À moins que tu ne préfères une boisson fraîche.

– Je viens de manger chez Clementine's. C'est vraiment joli, ici. Le parc est juste de l'autre côté du bayou, non ? Parle-moi franchement. Est-ce que ma secrétaire t'a donné l'impression de t'évacuer ? Elle est comme ça. Mais elle a une sacrée classe, crois-moi. »

J'avais oublié que Jimmy s'exprimait plus souvent sous forme de paragraphes que sous forme de phrases. « Elle a été très bien, dis-je.

– Toujours un vrai gentleman, dit-il en me donnant un petit coup sur le bras. Je parie que tu m’appelais à propos de Clete Purcel.

– Clete est désolé de ce qui s’est passé au casino.

– Il se répand des cendres sur la tête ? Il se flagelle le dos ?
Ce genre de choses ?

– Clete ne pense pas la moitié de ce qu’il dit.

– Finis de dîner pendant que je t’explique quelque chose.
Allez, assieds-toi. »

Il ne semblait pas lui traverser l’esprit qu’il m’invitait à m’asseoir dans ma propre maison. Il se pinça l’arête du nez, ouvrant et fermant les yeux comme s’il était fatigué. « Aujourd’hui, j’ai piloté un biplan, et j’ai pris quelques coups de soleil. T’es déjà monté dans un truc comme ça ? »

Je secouai la tête.

« J’aurais aimé être dans l’escadrille Lafayette. Danser dans le ciel de France et de Belgique, titiller un peu le Baron rouge avec les Vickers.

– La guerre, en général, n’est intéressante que pour ceux qui n’en ont fait aucune.

– Tu aurais dû diriger une entreprise de pompes funèbres, Dave.

– Clete dit que c’est toi qui détiens l’hypothèque sur sa maison.

– Je possède une partie de la compagnie de prêts hypothécaires qui la détient. Il croit que je le fais expulser à cause de ce petit incident à une table de craps ?

– C’est le cas ?

– Je l’avais oublié au bout de deux minutes.

– Ça t’arrive souvent de te faire traiter de connard en public ?

– Waou ! Tu sais comment dire les choses !

– Lâche-le un peu, Jimmy. »

Alors il me surprit. « Je vais examiner l’affaire. Si je peux faire quelque chose, je le ferai.

- J'ai ta parole ?
- Je viens de te la donner. »

J'ai oublié de préciser que Jimmy, au base-ball, était un très bon lanceur, à la fois à l'université et dans la Ligue américaine. Son meilleur coup était le changement de vitesse, quand on tient la balle à l'arrière de la paume et qu'on laisse le receveur frapper dans le vide.

« Merci, dis-je.

- Tu t'en sors ? Depuis l'accident ?
- Je n'aime pas trop en parler.
- Je comprends. »

Son regard erra à travers la fenêtre de derrière. La pelouse était plongée dans l'ombre, l'air froid sentait le tanin, le sol était parsemé de feuilles jaunes tachées de moisissure noire. La porte du clapier qui abritait autrefois Tripod, notre raton laveur apprivoisé, était ouverte ; son plancher propre, sec et vide. « J'adore ta maison, dit-il.

- Pourquoi ?
- Elle rappelle un autre temps. Une époque plus innocente.
- Qu'est-ce que tu fais à traîner avec un sac à merde comme Bobby Earl ?
- L'œil de Dieu ne voit pas le mal.
- J'ai toujours envié les gens qui savent ce qui se passe dans la tête de Dieu.
- Je t'appellerai demain en fin de journée à propos de cette hypothèque. Tu peux me rendre un service ? »

J'attendis.

« Ce romancier qui habite Loreauville Road, sur le Teche, tu le connais ?

- Levon Broussard ?
- C'est bien lui. Si tu me le présentais ?
- Tu as besoin de moi pour ça ?
- J'ai entendu dire qu'il était un peu excentrique, et que sa femme était tombée d'une navette spatiale.

– Tu es la deuxième personne aujourd’hui qui, de façon inattendue, me parle de la famille Broussard. L’autre, c’était Tony Nemo. C’est une coïncidence ?

– Tu sais ce qu’on dit aux réunions des A.A. ? La Coïncidence, c’est le Pouvoir suprême qui agit sous couvert d’anonymat.

– Je ne savais pas que tu participais au programme.

– Je n’y participe pas. J’y vais pour entendre. C’est un super matériel.

– Je demanderai à Levon s’il veut bien dîner avec nous. »

La mâchoire de Jimmy émit un petit claquement. « Ah ! C’est parfait ! Essaie de faire vite, tu veux bien ? J’aime vraiment ce que ce type écrit. Je vais m’acheter une *shotgun house* comme la tienne. À bientôt. »

Avec son chapeau, il me donna une petite tape sur l’épaule et il sortit. Jimmy faisait les choses simplement.

3

Après le coucher du soleil, je suivis la route de campagne à deux voies sur laquelle la voiture de Molly avait été heurtée tout du long côté conducteur, ce qui l'avait clouée, inconsciente, à l'intérieur. J'étais revenu plus de dix fois sur les lieux, soit le soir, soit à l'aube, quand il y avait peu de circulation. Il y avait un stop sur la route secondaire, puis rien d'autre que le long virage de la deux-voies. À la lampe électrique, j'avais recherché les traces de dérapage du pick-up, recalculé toutes ses vitesses possibles, mesuré la distance exacte entre le virage et le stop. La vitesse était limitée à 75 kilomètres/heure, et c'est celle à laquelle le chauffeur avait affirmé rouler quand la Toyota de Molly avait soudain surgi du stop et brutalement tourné à gauche devant lui.

J'avais pris un chronomètre pour calculer le temps qu'il fallait au chauffeur, s'il roulait à la vitesse autorisée, pour parcourir la distance entre le virage et le point d'impact. Le calcul ne permettait que deux conclusions : soit Molly, contre toute raison, avait grillé le stop ; soit elle avait regardé sur la gauche, n'avait rien vu venir, puis avait regardé sur la droite, vu que la route était dégagée, et avait tourné à gauche sans vérifier une nouvelle fois, et s'était fait fracasser.

Mais Molly ne brûlait jamais les stops. Elle n'aurait jamais enfreint volontairement quelque loi que ce soit. Les traces de dérapage, maintenant effacées, ne faisaient pas plus de six centimètres, indiquant que le conducteur du pick-up n'avait vu sa voiture que quelques secondes avant la collision. Tout me disait que Molly avait omis de regarder deux fois la deux-voies avant de s'y engager, et que le chauffeur du pick-up mentait et qu'il arrivait beaucoup plus vite que 75 kilomètres/heure. Les responsabilités de l'accident étaient partagées.

Comme c'est souvent le cas pour les victimes de violence à qui justice n'a pas été rendue, je devenais obsédé par des spéculations que j'étais incapable de prouver. Je me disais que le destin de Molly aurait pu être pire, que la Toyota aurait pu s'enflammer pendant qu'elle était encore consciente, prisonnière à l'intérieur, qu'elle aurait pu passer le reste de sa vie transformée en légume, ou complètement défigurée, ou paraplégique. Très vite, au bureau, en pleine conversation, à un coin de rue, j'avais les yeux dans le vide, les poings serrés, tandis que les autres me regardaient d'un air inquiet, ou apitoyé.

Je n'avais jamais été confronté au chauffeur, je ne lui avais même jamais parlé, parce qu'il était l'objet d'une enquête officielle et que je n'avais pas le droit de le contacter. Mais le lendemain du jour où j'avais discuté avec Fat Tony, je suivis le Teche jusqu'à ce qu'on appelle les Quartiers, à la sortie de la petite bourgade de Loreauville. Les Quartiers étaient composés de cabanes et de *shotgun houses* remontant à l'époque des plantations, au XIX^e siècle. La plupart étaient peintes d'un gris jaunâtre, et alignées le long de ruelles de terre bordées de fossés d'écoulement et de jardins nus, où les Blancs et les gens de couleur vivaient en harmonie, et semblaient apprécier l'existence qui était la leur. Le week-end, les habitants faisaient des barbecues et buvaient de la bière sur leurs petites galeries, lavaient leurs voitures dans les cours, faisaient voler des cerfs-volants et jouaient au softball dans les rues avec leurs enfants. Je ne cherche pas à poétiser la pauvreté. Les Quartiers de Loreauville ouvraient une fenêtre sur mon enfance, sur une époque où rares, dans la communauté, étaient ceux qui parlaient anglais, et où seuls quelques-uns s'étaient éloignés de plus de deux paroisses de leur lieu de naissance. Ce n'était pas un monde si mauvais pour y grandir.

Je trouvai son nom, T. J. Dartez, sur une boîte aux lettres. Je retirai de ma ceinture mon badge et mon holster et les glissai sous le siège, puis je franchis la rigole d'écoulement pour pénétrer dans son jardin. Une vieille machine à laver transformée en

barbecue fumait sur la galerie, un poulet s'égouttait sur les braises. J'entendais des voix d'enfants à l'arrière. Je suivis l'allée de terre. Un pick-up cabossé d'un bleu délavé était garé sous un abri. Un homme pas rasé vêtu d'un pantalon de travail et d'un sous-vêtement à bretelle propre lançait une balle de Waffle à deux petites filles armées de battes de base-ball en plastique. Il avait des cheveux noirs et gras, qui frisaient sur sa nuque. Il se retourna, souriant. Le mégot d'un cigare à bout filtre était coincé entre ses dents. Je ne l'avais jamais vu.

« Vous cherchez quelqu'un ? me demanda-t-il.

– Vous êtes Mr. Dartez ?

– Ouais, m'sieur. »

Je le regardai fixement. Je ne sais pas combien de temps. Les fillettes pouvaient avoir six et huit ans. Toutes deux s'étaient tues. « Il faut que je vous parle.

– À quel propos ? »

Je jetai un coup d'œil sur les filles. « Une affaire sérieuse.

– Allez aider votre maman », dit-il.

Sa maison ressemblait à un wagon de marchandises, c'était la mienne en plus pauvre, posée sur des blocs de béton. Les filles gravirent les marches de bois, laissant la porte-moustiquaire claquer derrière elles.

« Vous venez de la part de l'agence ? demanda-t-il.

– Quelle agence ?

– L'agence de recouvrement.

– Non. »

Il regarda dans le vide. « Vous êtes lui, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas qui est "lui".

– Le mari de la femme de l'accident.

– Oui, c'est ce que je suis.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Vous savez qui est Tony Nemo ?

– Qui ?

– Peut-être que vous ne le connaissez pas, mais lui vous connaît. Il dit que vous avez renversé un enfant en Alabama.

- C'est un putain de mensonge.
- Ça ne vous est jamais arrivé ?
- J'ai eu là-bas un DWI¹ parce que je roulais ivre dans une zone scolaire. Je n'ai renversé personne. Et je ne bois plus.
- Mais quand vous avez heurté ma femme, vous rouliez à plus de soixante-quinze à l'heure, n'est-ce pas ? »

À travers la moustiquaire, je voyais sa femme et ses enfants qui nous observaient. Ils étaient de ces gens pour qui la malchance n'est pas une abstraction, mais une habitude ; un coup frappé à la porte, un souffle de vent, et leurs vies pouvaient être fichues.

« Vous avez toujours l'œil sur le compteur, quand vous conduisez la nuit ? demanda-t-il. J crois que je roulais à soixante-quinze. Mais j'peux pas l'affirmer. Elle a surgi de l'obscurité.

- Ses phares n'étaient pas allumés ? »
- Il essaya de soutenir mon regard. « J'me souviens pas.
- C'est ce que votre avocat vous a dit de répondre ?
- Quoi ?
- Vous m'avez bien entendu. »

Il se mit à faire la moue, comme un enfant. « J'ai rien d'autre à dire.

– J'ai entendu dire que vous essayez de tirer de l'argent à State Farm.

- J'ai loupé huit jours de boulot. Qui va me les payer ? Vous ?
- Ma femme avait été nonne en Amérique centrale. »

Sa bouche bougea, mais aucun son n'en sortit.

« C'était une ancienne bonne sœur. Elle avait consacré sa vie à aider les pauvres.

- La sœur de qui ?... »

Comment se mettre en colère quand un homme est incapable de comprendre, ni de parler, sa propre langue ?

1. Driving While Intoxicated (conduite en état d'ivresse).

« Si vous étiez à ma place, que feriez-vous, monsieur Dartez ? Que ressentiriez-vous ? »

Il y avait à côté de son garage un grand arbre au feuillage épais. Il était gonflé par le vent, ses feuilles d'un vert sombre sur le fond orange du soleil. Il le regardait fixement, comme s'il avait voulu se cacher dans son feuillage. « Ce type que vous appelez Tony. C'est un gangster rital dont vous parlez pour me faire peur ?

– Comment savez-vous qu'il s'agit d'un gangster ?

– Je sais comment ça marche.

– Je vous ai dit qu'il s'intéressait à vous. Je ne sais pas pourquoi. Je lui ai dit de ne pas s'en mêler. Et je suis en train de vous dire d'apprendre qui sont vos amis.

– Vous, mon ami ? Un homme qui vient dans ma maison et qui fout la trouille à ma femme et à mes enfants ? »

Je fis un pas vers lui. Je ne pouvais maîtriser mes sentiments, la montée de bile dans mon estomac, le dégoût viscéral que j'éprouvais pour son ignorance, mon désir de me servir de mes poings pour faire des choses qui, en fait, seraient un aveu de défaite. Il recula. « Ma femme est en train d'appeler les flics. »

Le vent tourna. Je sentais son odeur, la fumée de barbecue sur sa peau, la graisse dans ses cheveux. « Vous avez menti au policier. Tant que vous ne reconnaissez pas que vous partagez la responsabilité de l'accident, vous ne trouverez pas la paix.

– Je suis désolé que votre femme soit morte. C'est elle qui m'a foncé dessus. J'ai rien fait de mal. Si vous voulez pas l'admettre, allez vous faire foutre.

– Je vous aurai averti.

– Ma famille a tout entendu. Qu'est-ce qu'il va dire, le shérif, si je l'appelle et que je lui raconte ça ? Répondez-moi. Ouais, c'est bien ce que je pensais. Allez deux fois vous faire foutre. »

Je m'éloignai. À l'horizon, les champs de cannes tremblaient, ma chemise blanche à manches longues était mou-

chetée de sueur, une guerre naissait dans ma poitrine, et je savais que jamais je ne la gagnerais.

Clete avait deux bureaux, un à La Nouvelle-Orléans, l'autre à New Iberia. Quand il travaillait à New Iberia, il louait un bungalow au Teche Motel, sur East Main, un peu plus loin le long du bayou en partant de chez moi. Le dimanche matin, à mon réveil, d'épais nuages de brouillard blanc se cognaient aux troncs dans le jardin, comme du coton sur le plancher d'une égreneuse. Je vis un raton laveur sur le toit du clapier de Tripod, le pelage brillant de rosée. J'allai à la porte de derrière et regardai à travers la moustiquaire. Le raton laveur avait grimpé dans un chêne et me regardait du haut d'une branche. Je poussai la porte. « Tripod ? »

Puis il disparut. Je sortis en pantoufles et pyjama et levai les yeux sur les branches, mais il ne donnait plus signe de vie. Je retournai dans la maison, m'habillai, pris mon petit déjeuner et partis pour la messe à St. Edward. À mon retour, je vis la Cadillac mauve métallisé de Clete garée dans l'allée, la capote relevée, ses pieds en chaussettes pointant par la vitre arrière. Il était endormi sur le siège, un oreiller sur le visage. Il puait comme un camion de bière.

J'entrai dans la maison, préparai du café et fis chauffer une casserole de lait, avant de mettre au four quatre petits pains à la cannelle. Puis je ressortis dans le jardin, à la recherche du raton laveur. Tripod était mort depuis des années, mais je rêvais souvent à lui, comme à mes autres animaux, et je me demandais si les bêtes, comme les gens que j'ai connus, avaient la possibilité de prendre contact avec nous. Une demi-heure plus tard, Clete entra par-derrière, une partie du visage striée par les traces de l'oreiller, les yeux chassieux.

« Tu viens d'arriver ? demandai-je.

– Je ne sais pas trop ce que j'ai fait. Je buvais du Jack et de la bière à Morgan City, et ensuite je ne sais plus. Tu as une bière ?

- Non.
- Je boirais du kérosène, si tu en avais. » Il s’assit à la table de la cuisine. Il portait son borsalino, et la chemise tropicale à manches longues qu’il avait achetée à Miami. « Tu n’aurais pas des excitants ?
- Tu as perdu la tête ?
- Tu veux que je m’en aille ?
- Non, je t’ai préparé un petit déjeuner. Mais ne vomis pas par terre.
- Hier, il s’est passé quelque chose de bizarre. J’essayais d’y réfléchir. C’est pour ça que je buvais tellement. Tu sais, quand on discute avec soi-même, et qu’on se demande si on n’est pas en train de se faire manipuler. J’ai l’impression d’avoir la tête comme un ballon de basket.
- De quoi es-tu en train de me parler, Clete ?
- Ce crétin m’a appelé.
- Quel crétin ?
- Celui qui a essayé de me faire expulser, Jimmy Nightingale. Il dit qu’il peut régler mon problème d’hypothèque inversée. Je peux refinancer, et laisser à sa compagnie mille mètres carrés que je possède à Biloxi. Il me présentera aussi à un agent de change qui me permettra d’acheter quelques valeurs sûres. Je lui ai demandé pourquoi il faisait tout ça. Il m’a répondu que c’est parce que tu lui avais parlé.
- C’est vrai.
- Tu ne penses pas qu’il essaie de me baiser ?
- Il veut que je le présente à Levon Broussard. »
- Pendant un instant, Clete regarda dans le vide. « L’écrivain dont la femme a des nibards de compétition ? Je l’ai vue quelquefois passer devant mon bureau, quand elle faisait son footing. J’ai entendu dire qu’elle était cinglée.
- Est-ce que quelqu’un a jamais employé devant toi l’expression de “développement limité” ?
- Ouais, le conseiller matrimonial qui niquait mon ex

pendant qu'il nous conseillait. Tu crois que je devrais accepter le marché ?

– Si tu ne le fais pas, que se passera-t-il ?

– Les types à qui je dois du fric, à Vegas et à Reno, sont des vraies têtes de cons. Des types avec qui je bossais. Fais un peu travailler ton imagination.

– J'ai trente mille dollars chez Vanguard. Je peux te les passer.

– Ça serait comme une rustine sur le Titanic. »

Je mis les petits pains sur une assiette que je posai sur la table, ainsi qu'une motte de beurre, une tasse de café, et du lait. « Mange.

– Tu es le meilleur, mon Noble Ami », répondit-il.

Non. Le meilleur, c'était Clete. Mais jamais personne ne parviendrait à l'en convaincre.

Clete alla prendre possession de son bungalow au Motel Teche, et j'appelai le domicile de Levon Broussard et de sa femme Rowena. Levon figurait depuis vingt ans sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*, et l'art brut de Rowena, ses peintures et ses photographies, étaient admirés par beaucoup de gens en quête d'une cause et d'une bannière. La seule raison pour laquelle j'avais leur numéro personnel était l'admiration que Levon portait aux romans de ma fille Alafair. Le couple vivait un peu plus haut sur le bayou, dans une demeure spacieuse en brique de récupération de Caroline du Sud, avec des fenêtres qui allaient du sol au plafond, des volets verts ventilés anti-tempête, et une large galerie. La maison était quasiment toujours à l'ombre, au milieu d'une demi-douzaine de chênes verts sur lesquels pendait de la mousse espagnole.

C'est Rowena qui décrocha.

« Bonjour, Miss Rowena. Dave Robicheaux à l'appareil. Est-ce que Levon est là ? »

Il y eut un temps d'attente, de ceux qui font s'interroger sur l'expression du visage de l'interlocuteur invisible.

« Je vais le chercher, dit-elle avant de laisser tomber le récepteur sur une surface dure.

– Allô ? » dit Levon.

Je lui dis que Jimmy Nightingale voulait nous inviter à dîner.

« Qu'est-ce qu'il nous veut ?

– Vous êtes un écrivain célèbre. Il a écrit quelques scénarios. Il veut peut-être conclure une affaire.

– Est-ce que Nightingale n'est pas lié à l'industrie des casinos ?

– Entre autres.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

– Il aide Clete Purcel à sortir du pétrin. Il m'a demandé comme une faveur de vous le présenter.

– Ainsi, vous faites la charité à mes dépens ? »

Il me tenait. « Vous avez raison. Oubliez ça.

– Est-ce qu'Alafair est là ?

– Elle habite à Bodega Bay. »

Je l'entendais respirer dans le récepteur. Levon était connu pour sa répugnance à répondre non à quiconque lui demandait de l'argent, ou son aide pour un problème personnel. En fait, il semblait avoir perpétuellement dans la tête des voix contradictoires. « Je n'aime pas les gens des casinos, Dave. Ils s'installent sur les réserves indiennes, mais la plupart viennent du New Jersey.

– Bruce Springsteen aussi.

– C'est vraiment important ?

– Depuis le petit déjeuner, Clete a trouvé six façons de se mettre financièrement dans le pétrin. Jimmy Nightingale peut sans doute le sortir de là. Ça ne demandera pas plus d'une heure autour d'une table. »

Je l'entendis expirer. « Quand ?

– Six heures trente, demain soir, chez Clementine’s. Je vais appeler Jimmy pour organiser ça.

– Transmettez mes amitiés à Alafair. J’adore son nouveau livre. »

Avant que j’aie eu le temps de répondre, il avait reposé l’appareil sur son socle.

Helen Soileau en était à son troisième mandat de shérif, une période au cours de laquelle les services du shérif d’Iberia et la police municipale avaient été jumelés. Elle avait commencé sa carrière comme contractuelle au NOPD, puis s’était élevée au rang d’agent de police, avant de revenir à New Iberia, où elle était née, et elle avait été ma partenaire comme agent en civil dans notre petite unité d’homicides et d’agressions. Helen défiait toutes les conventions, toutes les catégorisations. Des années plus tôt, lors de la fête de Noël de notre département, un petit malin lui avait dit que pour un homme, elle avait un corps parfait. D’une gifle, elle l’avait fait tomber de son tabouret, lui avait cogné la tête contre le bar, puis l’avait ramassé, reposé sur son tabouret et lui avait mis un verre dans la main. « Sans rancune », avait-elle dit.

Elle avait des cheveux blonds coupés court sur la nuque, et elle ne les teignait jamais. Elle portait un pantalon, et tantôt elle se maquillait, tantôt non. Parmi ses histoires d’amour, on comptait un flirt avec une informatrice (qui avait failli briser sa carrière), avec le propriétaire d’un cirque, avec une masseuse pour hommes, avec un professeur féministe, et avec Clete Purcel.

Le silence entre ses phrases était souvent plus sonore que ses mots. Elle ne portait pas de *throw-down*¹, et ne brusquait

1. *Drop*, ou *throw-down* : arme dont le numéro a été limé, la crosse entourée parfois de fil de fer, et qui a été rendue intraquable, de façon à pouvoir la laisser sur un homme abattu et faire croire que celui-ci était armé, et abattu en légitime défense.

jamais les malfrats. En conséquence, elle en apprenait d'eux, en général, plus que d'autres ne le faisaient par la contrainte. J'étais persuadé qu'elle avait plusieurs personnalités, parmi lesquelles celle d'une aventurière sexuelle dont les yeux, parfois, erraient sur moi. Ça m'était égal. Mes sentiments pour Helen étaient les mêmes que ceux que j'éprouvais pour Clete : j'étais convaincu que leurs vertus sortaient d'un creuset dont on ne pouvait mesurer la chaleur.

Le lundi matin, elle me fit venir dans son bureau. Par la fenêtre, je voyais le Bayou Teche, le soleil qui dansait à sa surface, le ciment de la rampe pour bateaux sur l'autre rive. Elle leva les yeux sur moi. Elle serrait un stylo à bille dans la main droite. Elle n'arrêtait pas d'en faire sortir la pointe et de la rentrer.

« J'ai reçu un appel de l'avocat de T. J. Dartez, dit-elle.

– Je me doutais que ça allait arriver.

– Il dit que tu as menacé son client.

– C'est faux.

– Qu'as-tu été faire chez lui ?

– Je lui ai dit que je pensais qu'il roulait trop vite quand il a heurté la voiture de Molly. Je lui ai dit qu'il ne connaîtrait pas la paix tant qu'il ne l'admettrait pas. »

Helen appuyait et relâchait du pouce le presseur du stylo-bille, clic-clic, clic-clic. « Ce sont les mots que tu as prononcés ?

– Plus ou moins.

– Tu sais ce que pourrait faire de ça un bon avocat chargé des responsabilités légales ?

– J'avais une autre raison pour aller là-bas. Tony le Billard m'a proposé de lui causer quelques ennuis, peut-être même de le supprimer.

– Tu as eu une conversation avec Tony Nemo à propos du meurtre éventuel de T. J. Dartez ?

– Non, j'ai eu une conversation avec lui à propos d'une épée de la guerre civile. Sur l'autre sujet, je lui ai dit de ne pas

se mêler de mes affaires. Il m'a dit que Dartez avait renversé un gosse en Alabama.

– Pour moi, tout ça n'a aucun sens, bwana.

– Tony aime à penser qu'il s'entend bien avec les flics. Il a acheté une épée à un marché aux puces. Elle appartenait à un ancêtre de Levon Broussard. Soit il veut en tirer un peu de fric, soit il veut se rapprocher de Levon. Tony a été mêlé à une ou deux productions de films. C'est une grosse merde avide et imbue d'elle-même. Ce n'est pas un homme compliqué. »

Elle me jeta un coup d'œil et laissa le stylo-bille tomber sur le sous-main. « Ne t'approche pas de Dartez ni de Nemo.

– C'est bien mon intention. »

Elle me regarda dans les yeux, sans expression. Comme tel était souvent le cas, je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait en tête, ni de la personne qui occupait son enveloppe charnelle. Ses cheveux paraissaient plus clairs, décolorés par le soleil, plus épais et plus attirants, comme si elle s'était roulée dans le sel.

« Invite-moi à déjeuner, Pops, et ne me raconte plus de salades », dit-elle.

Jimmy passa me chercher en limousine, nous prîmes la route de Loreauville et tournâmes dans la longue allée menant au domaine des Broussard. Les lanternes de charrettes sur la galerie étaient allumées, et les hautes fenêtres scintillaient à cause du lustre du vestibule. Le vent s'était levé, et les arbres étaient remplis d'ombres qui semblaient se battre entre elles. Trois des chênes verts étaient inscrits au patrimoine, et baptisés Mosby, Forrest et Longstreet¹, peut-être comme un indice de la vieille et déprimante obsession du Sud, selon laquelle la guerre est prestigieuse. Mais j'avais du mal à imaginer que Levon la partageait.

Il évitait la foule, les rencontres officielles et les pensées conventionnelles, et il éprouvait une aversion pathologique envers les gens qui lui posaient des questions sur son travail. Il parlait rarement de sa famille, mais on pensait que les Broussard étaient liés à Oliver Hazard Perry², à John Mosby³, à Edmund Burke⁴, à John Wilkes Booth⁵. Il disait avoir grandi à Galveston, ou à Lake Charles, ou à Lafayette, ou peut-être dans ces trois endroits, je ne sais pas trop. C'était l'un de ces individus devenus paradoxalement célèbres pour leur obsession de l'intimité. Il avait vécu sous les tropiques, il avait

1. Nom de trois généraux confédérés.

2. *Commodore* de la marine américaine (1785-1819), vainqueur des Anglais sur le lac Érié, lors de la guerre de 1812.

3. Commandant d'un bataillon de cavalerie lors de la guerre civile (1833-1916).

4. Homme politique irlandais (1729-1797), député à la Chambre des communes, partisan de l'indépendance américaine.

5. Acteur américain (1838-1865), partisan des confédérés, et assassin de Lincoln.

connu des gauchistes au Mexique, des agents de la DEA¹ en Colombie, des opérateurs de la CIA qui volaient pour une compagnie aérienne basée à Fort Lauderdale. Pourquoi avait-il été attiré par les marges de l'Empire américain ? Personne n'en savait rien. Avec sa stature, son urbanité, son visage sympathique et ses attitudes égalitaires, il paraissait incarner la vertu. Étrangement, même s'ils ne se ressemblaient pas, Jimmy Nightingale et lui me faisaient penser à des serre-livres symétriques sur la même étagère.

Il m'arrivait de voir la femme de Levon au Red Lerille's Health & Racquet Club, à Lafayette, en top et short, dégoulinante de sueur et concentrée, frappant le sac assez fort pour faire cliqueter sa chaîne. Elle était australienne ; elle avait des cheveux noirs et des yeux bleus écartés qui vous fixaient hardiment. Elle parlait rarement, souriait rarement, et la seule expression qu'on lui vît exprimait l'étonnement ou la méfiance, comme si le monde, continuellement, se déconstruisait et se reformait sous ses yeux.

Avant même que je ne sois sorti de la limousine et n'aie actionné la sonnette, Levon et Rowena étaient sur le seuil. Levon fit monter sa femme dans la voiture, puis se pencha par-dessus le siège pour serrer vigoureusement la main de Jimmy. « Très heureux de vous rencontrer, monsieur. Je vous présente ma femme, Rowena. Merci de votre aimable invitation. Comment ça va, Dave ? »

C'était bien Levon, qui se montrait en toute occasion gentleman et expansif. Mais sa cordialité n'avait pas d'influence sur ce qui pouvait se passer ensuite. Les yeux de Jimmy ne quittaient pas Rowena. Leur connexion fut électrique et brutale, au point que tous deux en étaient visiblement gênés. Elle s'assit lourdement sur le siège de cuir, sans quitter Jimmy des yeux. « Vous êtes scénariste ? demanda-t-elle.

1. Drug Enforcement Administration.

- Pas vraiment. J’essaie de le devenir.
 - Est-ce que quelqu’un a quelque chose à boire ? dit-elle.
 - J’avais commencé à mettre un peu de champagne au frais, dit Jimmy. Mais j’ai pensé qu’il ne nous faudrait pas longtemps pour arriver au restaurant.
 - Tout va bien, dit Levon.
 - Je suis morte de faim et j’ai soif, insista-t-elle. Putain, on peut pas sortir d’ici ?
 - Tout de suite, dit Jimmy qui tapota la vitre le séparant du chauffeur.
 - C’est votre véhicule ? demanda Levon.
 - Mon véhicule ? Non. Je l’ai loué, répondit Jimmy, qui ne savait pas trop ce qui se passait. Je ne suis pas snob à ce point.
 - Bonjour, Miss Rowena. Je suis Dave Robicheaux, dis-je. Je vous ai vue au club de sport, à Lafayette.
 - Vous êtes qui ?
 - Nous nous sommes parlé au téléphone. »
- Sa vitre était remontée. Elle fixait son reflet dans le noir. Puis elle se retourna et regarda de nouveau Jimmy, comme si elle le voyait pour la première fois. Levon se pencha en avant pour intercepter son regard. « Vous fréquentez Bobby Earl, monsieur Nightingale ?
- Appelez-moi Jimmy. Je connais Earl, mais ce n’est pas ce que j’appellerais un ami intime.
 - Mais c’est quand même un ami ? insista Levon.
 - Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugé, dit Jimmy.
 - Qu’y a-t-il à juger ? Son casier parle pour lui, non ? S’il faisait ce qu’il voulait, on serait tous transformés en savonnette.
 - Je pense qu’il a payé pour ses péchés, dit Jimmy.
 - Le temps qu’il a passé en prison ?
 - Étant donné la diversité ethnique de la population, je pense qu’il a vécu un cauchemar.
 - Je ne pense pas que ce soit une grande consolation pour les victimes du Ku-Klux-Klan.

– Oh, arrêtez un peu, vous deux », dit Rowena. Elle se massa la nuque et tourna la tête pour regarder Jimmy de côté.

« Sage conseil », dit Jimmy, qui se pencha pour ramasser quelque chose sur le sol.

Rowena baissa sa vitre, et la limousine se trouva inondée par l'odeur des fleurs qui s'épanouissent la nuit, et par celle des arroseurs qui, dans le noir, aspergeaient l'herbe de Saint-Augustin. « Regardez les étoiles. Vous avez vu *Les Yeux de la nuit* ? Quand les constellations scintillent, je pense toujours à ce film. Regardez, chaque étoile est une brume.

– Qu'est-ce que vous tenez là ? demanda Levon.

– Une épée, répondit Jimmy qui la leva dans la lumière. Je crois qu'elle appartenait à votre arrière-grand-père. J'aimerais que vous l'acceptiez. »

Levon regarda le nom gravé sur la garde. « Mon Dieu ! Où avez-vous trouvé ça ?

– Est-ce que quelqu'un m'a entendue ? insista Rowena. Est-ce que quelqu'un a vu *Les Yeux de la nuit* ?

– Moi, je l'ai vu », dit Jimmy. Quand Levon voulut lui rendre l'épée, il la repoussa. « C'était avec Edward G. Robinson et Gail Russell. Et elle, est-ce que vous l'avez vue dans *L'Ange et le mauvais garçon*, ou dans *Le Réveil de la sorcière rouge* ?

– Oui, dit Rowena, le visage tendu en avant, ses yeux écartés remplis d'intérêt.

– Et si tu remontais la vitre, Rowena ? dit Levon. L'air sent l'insecticide.

– Si c'est ce que veut tout le monde, répondit Rowena.

– Écoutez, dit Levon. Je ne peux pas accepter ce cadeau.

– Nous pourrions peut-être la donner à un musée, dit Jimmy. Il ne faut pas qu'elle reste entre les mains de son précédent propriétaire. »

Levon attendit qu'il continue.

« Je la tiens de Fat Tony Nemo. Il l'a achetée dans un marché aux puces.

- Vous connaissez Nemo ? demanda Levon.
- C’est lui qui s’est occupé du béton de quelques-uns de mes immeubles.
- J’avais oublié. C’est ce qu’il fait quand il n’est pas occupé à tuer des gens, dit Levon.
- Ça fait vingt ans que Tony n’est plus dans le milieu, dit Jimmy.
- C’est vrai, Dave ? demanda Levon. Ce type qui brisait des bras et des jambes à coups de batte de base-ball a trouvé le salut ?
- Je ne sais pas, dis-je en regrettant les choix que j’avais faits pour aider Clete.
- Vous ne pourriez pas demander à votre chauffeur d’accélérer un peu ? demanda Rowena à Jimmy. Je vais m’évanouir.
- Pas de comédie à l’australienne ce soir, dit Levon.
- Oh, merde, rétorqua Rowena.
- Il faut que je vous fasse un chèque, dit Levon à Jimmy.
- Donnez-moi plutôt le secret de vos romans.
- Pardon ?
- Je vous envie. Quels livres merveilleux ! Votre prose est magique. J’aimerais savoir comment vous faites. »

Puis Rowena dit une chose à laquelle je ne m’attendais pas, étant donnée l’excitation visible que Jimmy lui causait : « Nous avons tous nos petits secrets, chéri. Ne vous en mêlez pas. »

Le chauffeur était un haltérophile peroxydé, à la coupe en brosse, gonflé aux stéroïdes, avec un visage concave dont les yeux, dans le rétroviseur, ressemblaient à des billes de plomb. J’aurais voulu me trouver à l’avant avec lui.

Clementine’s se trouvait sur Main Street, dans un bâtiment qui avait été un saloon, une salle de billard et un bureau de paris, avec un sol en bois et un plafond d’étain estampé, un long bar garni de crachoirs, un gros poêle, à une époque où les

propriétaires de saloons, une fois par semaine, recouvraient les tables de billard de toile cirée et servaient gratuitement du *gumbo*. Maintenant, c'était un bon restaurant, doté d'une équipe abondante vêtue de façon classique, avec parfois un acteur ou un musicien célèbre parmi les clients.

Malheureusement, rien de tout ça ne m'apportait le moindre réconfort. L'atmosphère à notre table était empoisonnée, la tension insoutenable, essentiellement parce qu'il était impossible à la fois de reconnaître et de résoudre le problème, qui consistait en une haine glacée entre Jimmy et Levon et, je suppose, en un ou deux frémissements de la jalousie qu'il y avait en Levon.

« Vous avez bien compris que je voulais vous signer un chèque, n'est-ce pas ? demanda Levon.

– Si vous y tenez.

– Il n'y a pas de "si". »

Jimmy sourit. « Je crois que je lui en ai donné deux mille dollars. Si vous donniez cette somme, en mon nom, à un organisme de charité ?

– Et si on la laissait sur la table, pour le serveur ? » suggéra Levon.

Rowena en était à son troisième verre de bourgogne. « Mon grand-père était à Gallipoli. Un voisin a essayé de lui donner une baïonnette souvenir pour couper le gâteau de son centième anniversaire. Grand-père lui a dit où il pouvait se la mettre.

– Baisse un peu le son, Rowena, dit Levon.

– Va te faire voir », répliqua-t-elle.

Vous parlez d'une conversation dans une petite ville sur le Bayou Teche, où le décorum est une religion, et où les bonnes manières sont synonymes de moralité ?

Ma nuque était brûlante, mon crâne se tendait de plus en plus à chaque fois que Rowena avait quelque chose à dire. J'allai aux toilettes, dans un bâtiment séparé, à côté du patio, me débarbouillai, me séchai le visage et revins à l'intérieur.

La partie bar était bondée, mais au milieu de buveurs, je vis Clete Purcel courbé sur un *po'boy* et une chope de bière givrée.

En général, quand je me rends dans des lieux où l'on sert de l'alcool, j'évite de m'asseoir au bar, ou aux tables où les gens boivent plutôt qu'ils ne mangent. Ces distinctions peuvent paraître stupides aux gens normaux, mais le glissement qui fait retomber un alcoolique devenu sobre dans le *dirty boogie* habituel a souvent des origines innocentes. On mange sans le faire exprès un gâteau au chocolat parfumé au whisky ; il y a du cognac dans le sirop de prunes ; à deux kilomètres de l'eau, alors que le soleil vous chauffe la tête, un copain vous file une cannette de Miller glacée qui sort de la glacière, ou, pire, on se réveille à une heure du matin, la tête remplie de cachemars, et au lieu d'affronter ses dragons, on prend sa veste en cuir usée et un chapeau défraîchi, et on trouve un rade pourri sans pendule ni fenêtres.

Mais je voulais me trouver près de Clete, l'homme qui m'avait porté par une sortie de secours alors que j'avais pris deux balles dans le dos, un homme qui recherchait les blessures et craignait l'approbation, un prolétaire iconoclaste en col bleu que le monde intimidait.

« Vous pourriez m'indiquer le chemin du Sharkey's Bonano's Dream Room ? » demandai-je. Chez Sharkey, sur Bourbon Street, on entendait des musiciens comme les Kings de Dixieland, Johnny Scat Davis, Louis Prima et Sam Butera. Et Clete et moi y avions passé bien des journées et des nuits désœuvrées.

Quand je lui posai la main sur l'épaule, Clete sursauta. « Seigneur, Dave ! Tu sais que quand on me surprend comme ça, je peux faire un infarctus. Tu viens d'arriver ?

– Je suis avec Jimmy Nightingale, Levon et sa femme.

– Tu plaisantes. » Il tendit le cou pour voir la salle à manger. « Oups, je n'aurais pas dû regarder.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Cette salope d’Australienne me fait de l’effet. Popaul est en alerte rouge.

– Tu veux bien arrêter ça !

– Je sais reconnaître une belle bête.

– Je suis sérieux, Clete. » Mais à quoi bon ? Clete, c’était Clete. « Joins-toi à nous. J’ai l’impression d’être pris dans un mixer.

– Je ne supporte pas Nightingale. Je sais qu’il essaie d’arranger mon affaire, mais ça ne l’empêche pas d’être un minable et un imposteur.

– Mais que moi, je sois avec lui, ça ne te gêne pas ?

– Arrête de faire semblant. Nightingale me déteste. Je ne vois pas ce que tu trouves à ce salaud. De toute façon, c’est à toi qu’il rend service, pas à moi. Il veut obtenir quelque chose de Levon Broussard. Et Tony le Billard aussi.

– D’où est-ce que tu sors ça ?

– De Nig Rosewater. »

Nig et Wee Willie Bimstine avaient tenu la plus ancienne agence de cautionnement de La Nouvelle-Orléans, jusqu’au moment où Katrina avait noyé la ville, et où la FEMA¹ avait, de façon définitive, dispersé leurs clients à travers tous les États-Unis.

« Tony pense qu’il va devenir producteur à Hollywood, expliqua Clete. Il avait acheté cette épée pour la donner à Levon Broussard sauf que Nightingale la lui a prise.

– Depuis quand Fat Tony roule-t-il pour un autre que lui-même ?

– Il a du diabète et de l’emphysème, un cancer du côlon et des ganglions lymphatiques. Il a toujours un seau dans sa voiture, pour vomir dedans. »

Le barman se pencha vers Clete. « Vous voulez un autre verre, monsieur ? »

1. Federal Emergency Management Agency.